

## LE CONCEPT DE CULTURE, ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

Pierre GOUTX

De nos jours, le mot culture fait partie de ce vocabulaire étrange, inquiétant, envahissant qui a introduit une sorte de fonction dévorante dans notre langue et dont la boulimie sémantique est inépuisable et confusionnelle : culture classique, culture moderne, culture artistique, culture industrielle, culture scientifique, politique, agriculture bien sûr. Dès que l'on a adopté ce vocable à géométrie variable, une dérive vertigineuse a commencé. Ce mot savant, que son usage journalistique a fait entrer dans la langue courante : mot valise, mot écran, peut désigner du même souffle Platon et Coluche, saint Thomas d'Aquin et Yves Montand, Einstein et Françoise Giroud, Michel Ange et Eve Ruggieri. La culture est « sans rivages », selon l'académicien Marc Fumaroli, c'est le tonneau des Danaïdes de l'esprit, elle a atteint, je cite « une plénitude consommatrice qui englobe aussi bien l'industrie de la chaussure (voir l'écomusée de Romans) que les cours de la Bourse et les foires à la ferraille ».

Dans cette acception encyclopédique, culture pourtant n'est pas un mot français, c'est un germanisme mâtiné d'anglicisme. En allemand *Kultur* avec un « K », terme noble et de poids, a désigné depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle les manifestations diverses et variées de la langue nationale et du génie germanique, disons plutôt prussien ou même bismarckien. Dans le même temps culture a adopté en Français le sens pluriel ethnologique et anthropologique qui va du langage aux outils, des mœurs aux gestes, des coutumes aux rites par lesquels une société humaine se construit et se maintient contre la nature par essence, hostile. Le mot culture devient alors un conglomérat de cultures : culture rock, culture jeune, culture de parti, culture d'entreprise, culture artistique ou technico-scientifique, sans que le dénominateur commun apparaisse, même l'antithèse entre nature hostile et culture d'invention humaine est entièrement perdue de vue.

Mais il n'est pas question ici d'envisager le mot culture dans le sens bismarckien de *Kulturkampf* qui s'opposait en quelque sorte à civilisation par son particularisme. La culture, au sens reconnu chez nous, est une idée socio-ethnologique radicalement différente, contagieuse, cosmopolite, sociale, hospitalière à tous, parce que dépourvue de racines mystérieuses et de dieux indigènes. D'ailleurs, les Allemands ont dans leur langue un autre mot qui voisine mieux avec cet

aspect culturel, c'est le mot *Bildung* qui, *stricto sensu*, signifie formation, mise en image, en forme, en épure.

Ces généralités énoncées quant à l'usage abusif du mot culture, venons en au concept culture, à la notion essentielle de porteur contemporain d'une culture héritière du passé, face à notre modernité dévorante : *Qualis!* Quelle est-elle ? Basale mais caduque, donc *a priori* à exclure, pierre d'angle, poutre maîtresse ancestrale à brûler, ou bien socle séculaire, trésor d'expérience humaine à protéger des excès délirants des technico-scientifiques modernes. Il semble donc, pour éviter Babel, que soit venu le temps des définitions précises.

Toutefois, au préalable, faisons le distinguo bien français entre culture individuelle et culture collective. La culture individuelle, c'est pour chacun, la construction personnelle de ses connaissances donnant la culture générale, culture collective, c'est la résultante de l'ensemble des cultures individuelles d'un peuple qui par ce biais fonde une identité culturelle. J'ajoute, pour la culture individuelle, une dimension d'élaboration, de construction continue (*Bildung* se traduisant par éducation) et pour la culture collective, son adéquation à une unité fixatrice d'identités, d'évolution lente et qui relève de l'Histoire, donc beaucoup plus rigide. C'est dans cette dichotomie que les deux significations peuvent s'opposer. La Science, toujours en évolution, n'est pas de ce fait rattachée dans les acceptions populaires au concept de culture individuelle alors qu'elle fait partie intégrante du terme. Sa rigueur, sa rigidité pourront même conduire à des contre-cultures. Par bonheur, l'Histoire et l'Art font se rejoindre les deux concepts, la connaissance des Arts et de l'Histoire nourrissant l'individuel, son intégration *de facto* est obligatoire dans l'entité collective.

Pour en finir, en langue française, depuis 1862, le dictionnaire national Bescherelle fait déjà l'amalgame sous l'appellation bien connue de « culture générale », reprise par le petit Larousse de 1980, qui permet à chacun de militer pour l'un ou l'autre sens, poussant la synonymie jusqu'au mot « civilisation » : appartenance à une même culture.

Ce dédale sémantique nous fait obligation de remonter aux sources, à l'origine vraie du mot, c'est à dire à notre langue mère le latin. Culture vient du verbe *colo, colis, colui, cultum, colere* qui veut dire, au sens propre, façon qu'on donne à la terre pour la rendre plus fertile et au sens figuré, soin que l'on prend de l'esprit et des arts.

*Cultura*, féminin de *culturus*, ancien participe futur disparu des langues, contient une notion d'avenir, de choses qui peuvent arriver, qui sont en

instance d'accomplissement. Rappelez vous le classique salut des gladiateurs à César : *Ave, Morituri te salutant* (*Morituri* : ceux qui vont mourir). L'hébreu lui n'a pas de futur, il a un temps d'inaccompli très voisin, le futur est dans le présent, c'est un présent vers l'avenir. Je suis celui qui suis. D'ailleurs le mot futur, dont nous dissertons, vient de *futurus* qui n'est pas autre chose que le futur du verbe irrégulier *esse* : être ; quoi de plus ontologiquement présent ?

Pardon pour ce pédantisme de linguiste, c'est pour mieux démontrer la richesse de notre langue vernaculaire, véhicule essentiel de culture individuelle aussi bien que collective.

Depuis cinq siècles environ, François I<sup>er</sup> en 1530 établissait le français comme langue officielle, puis au XVII<sup>e</sup> siècle, de grands écrivains donnèrent au français classique ses lettres de noblesse.

Ainsi se développa la culture française dans l'Europe des Lumières, notamment parce que sa langue était parlée dans plusieurs cours princières. Cette prééminence était due au rayonnement culturel de notre pays et à l'admiration que certains souverains étrangers (Prusse et Russie notamment) portaient à tort ou à raison aux souverains français.

Je ne rejette pas dans l'oubli, ni par manque d'intérêt ce que fut la culture médiévale, tant architecturale qu'écrite, mais elle était réservée à un petit nombre, l'écriture notamment relevant des moines copistes.

Vint alors la Renaissance dont chacun, ici, connaît l'œuvre émancipatrice et l'intérêt dans les domaines de l'esprit et de l'art.

Je voudrais plutôt m'attarder sur ce qui est plus proche de nous et qui influe sur notre quotidien aussi bien dans le domaine matériel intellectuel et même spirituel.

C'est Cicéron lui-même qui, dans les *Tusculanes*, utilise le terme « culture » en l'appliquant à l'être humain. je cite : « *ut ager quamvis fertilis sine cultura fructuosus esse non potest sic sine doctrina animus cultura antem animi philosophia est* ». Traduction libre : un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans culture, il en est de même pour l'humain sans enseignement. Rousseau dans *l'Émile* livre I, lui fait écho : « On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation. Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eut appris à s'en servir » et il ajoute déjà cette réflexion écologique : « le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes, ils ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés ». Ces références conjointes veulent bien confirmer que l'humaine condition ressemble à une terre cultivable portant en elle-même de façon permanente et récurrente, des fonctions créatrices, adaptatrices, destructives et régénératrices, toutes facultés rattachables à l'homme et à

son égotisme stendhalien. Ainsi donc, comme pour l'agriculture où alternent, labours, semailles, fertilisation, assolement et récolte, nous verrons pour cette matière qu'est l'esprit humain, comment se conjuguent l'éducation, l'instruction, la formation, la spécialisation, l'opinion tout court, cela sur un fond d'hérédité incontournable que l'on voudrait bien contourner hélas ! D'où l'antithèse ethnologique et le conflit Science et Nature ; vaste sujet, vaste programme si nous voulions parcourir le champ de la culture dans toutes ces options. Telle n'est pas mon intention, rassurez vous.

À partir de quelques exemples choisis qui me paraissent significatifs, je voudrais mettre en exergue les fondamentaux de notre héritage culturel commun occidental, puis entrouvrir dans quelques domaines les portes de l'aventure culturelle moderne dite numérique.

C'est Jacqueline de Romilly, académicienne et helléniste, célébrée récemment ici même, qui disait en 1987 « l'important est de faire connaître les expériences passées non pas comme des modèles à imiter mais comme des références pour comprendre le présent ».

Je vous propose donc d'évoquer trois références couvrant à peu près 150 ans d'âge, de 1533 à 1662, qui me paraissent devoir toujours s'imposer comme base de la culture française dite classique.

## Michel de Montaigne



Montaigne, châtelain périgourdin, bon vivant, auteur des *Essais*, semble mieux que Rabelais assumer la continuité avec la pensée antique. Il lisait Sénèque dans le texte; enfant, son précepteur allemand ne s'entretenait avec lui qu'en latin. Si vous avez eu la joie de parcourir les *Essais*, vous avez constaté que pas une page n'est exempte de la langue de Rome; il avait d'ailleurs hésité pour la première édition de son manuscrit entre le latin, le gascon et le français. Cette œuvre qui est avant tout un autoportrait, illustration exacte du « *Ἦνωθι σεαυτον* » socratique poussé jusqu'au tréfonds de lui-même, aboutit finalement à l'interrogation majeure de notre temps:

Que sais-je ?

Tout notre savoir moderne nous laisserait-il sans certitudes absolues ? Serions-nous toujours des sceptiques en quête d'ataraxie. Dans le livre I chapitre XXV, intitulé *Du pédantisme*, Montaigne donne son secret, certes à partir du douillet confort de la tour d'Eyquem, c'est la phrase basique de notre culture: « Il vaut mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine ».

À cette injonction vont faire écho deux autres références avec chacune son importance singulière, la chronologie soutenant la gradation.

## René Descartes



Descartes, d'abord représente l'affranchissement de la pensée longtemps prisonnière de formalisme scolastique. En ce début de XVII<sup>e</sup> siècle la pensée prend conscience de sa force, de ses lois et de ses besoins. Descartes fut à la fois un mathématicien (inventeur de la géométrie analytique), un physicien et un physiologiste. Cet ensemble en a fait un philosophe de la raison, fondateur de la certitude scientifique, sur une méthode rigoureuse: l'échec des tentatives de Copernic et de Galilée le poussèrent à rompre définitivement avec la tradition en séparant soigneusement le domaine

de la religion et celui de la science.

Dans le *Discours de la Méthode*, première partie, il écrit: « Les vérités qui conduisent à la religion sont au dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements; je pensais qu'il était besoin de quelque extraordinaire assistance du ciel et d'être plus que l'homme ». Descartes entreprit d'édifier une science nouvelle dont le fondement serait la faculté essentielle de l'être pensant : la Raison. D'où la célèbre formule : « je pense donc je suis ». Toute la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle est inspirée du cartésianisme, de Malebranche à Spinoza, et c'est finalement le *Discours de la Méthode* qui détrône le Latin du privilège de traduire la pensée philosophique désormais exprimée en français. Au XVIII<sup>e</sup>, l'autorité des Anciens est rejetée en littérature comme celle d'Aristote en philosophie, enfonçant en plus le clou par le libre examen des questions religieuses, si bien que l'on

peut dire que le *Discours de la Méthode* a donné pour deux siècles la formule de l'esprit français.

## Blaise Pascal



C'est ici que je dois en appeler à mon troisième référent, le plus grand à vrai dire, qui va par sa démarche philosophique, formaliser le dilemme universel de l'esprit humain et ouvrir de ce fait la porte de notre modernité : j'ai nommé Blaise Pascal. Quelle gloire pour le France et l'Europe de conter parmi les siens un génie de cette taille, mort à 39 ans, un quart de siècle avant l'arrivée du quaker W. Penn dans ce qui sera la Pennsylvanie (pardon pour cet orgueil de préséance). En seulement trois décades, il apprit la géométrie, seul et en cachette. Dès l'âge de seize ans, il rédigea un *Essai sur les coniques* dont on prétend que Descartes en conçut de la jalousie.

À 18 ans, il imagina et fit construire une machine arithmétique montrant déjà sa préoccupation des applications pratiques de la science, à laquelle il paraissait devoir consacrer sa vie (travaux sur le vide et la pression atmosphérique), parution en 1654, à 31 ans, de l'ouvrage de *l'Esprit Géométrique*. Survient alors un accident de voiture au pont de Neuilly qui le plonge dans une crise de mysticisme (nuit d'extase du 24 novembre 1654), et détermine son orientation sur Port Royal et le Jansénisme.

Si la foi chrétienne, avec les nuances que l'on sait, constitue la base théologique de la culture de mes trois référents, c'est la distinction pascalienne entre esprit de géométrie et esprit de finesse que je veux développer. Parce qu'il y a dans les fameux feuillets des *Pensées* un ensemble prémonitoire, une matière à affronter au concept moderne de culture, sa nature, son orientation, sa diffusion numérique dans tous ses états.

Vous me pardonneriez une citation un peu longue de Pascal extraite des *Pensées* :

« En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là,



manque d'habitude : mais, pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence ; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur ; ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent, et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier...

Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules...Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres »

*Pensées (folio B1)*

Pascal conduit une analyse comparative de l'un et de l'autre. Il discerne avec finesse ce qui les distingue et déduit géométriquement les conséquences de leurs traits spécifiques.

Ce texte donne la mesure d'un esprit lorsqu'en lui sont réunis, comme une grâce, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. « Comme une grâce », car l'auteur souligne combien ces deux esprits sont rarement conjoints.

### **Esprit de géométrie et esprit de finesse**

Ainsi donc dans ce passage, voici énoncé le constat et la distinction de deux formes de l'esprit humain : l'esprit de géométrie c'est à dire scientifique pur et l'esprit de finesse c'est à dire celui hérité de la culture

gréco-latine qui préside aux humanités dites classiques et aux beaux-arts dans la plus large acception du terme.

Si nous ne connaissions absolument rien de Pascal en dehors de ses écrits scientifiques, nous serions en droit de le regarder comme le premier des positivistes, tant il s'est efforcé méthodiquement de n'enfermer que des faits dans la trame des mots. Il revendique les droits exclusifs de l'expérience et de la raison contre l'autorité soit du pouvoir temporel soit de la tradition. « Le pouvoir des rois, écrit-il à la reine Christine de Suède n'est qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs... Ce dernier pouvoir me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps et d'autant plus équitable qu'il ne peut être dépassé et conservé que par le mérite au lieu que l'autre peut l'être par la naissance et par la fortune».

Quant à l'autorité de la tradition, il déclare réserver pour les mystères de la foi que le Saint Esprit nous a révélés, cette soumission qui ne demande aucune preuve sensible ou rationnelle. Si la théologie est immuable dit-il, la physique est soumise à un perpétuel progrès. Les connaissances que nous ont transmises les anciens ont servi de degrés aux nôtres. C'est nous maintenant qui sommes les anciens et si le fait d'Antiquité pouvait être un titre de respect, c'est nous qui serions respectables. Mais non, n'est respectable que la vérité qui n'est ni jeune, ni ancienne, mais éternelle. Éternité, autre mot clé de Pascal, la quête de l'infini. Ce tourment autant que son génie scientifique s'est acquis une gloire éternellement jeune qui le fait vivre encore parmi nous ; il est de notre époque comme il le fut des précédentes. Il est moderne aujourd'hui comme il le sera demain. Ces rivaux divers dans le domaine des nombres, des formes et des forces, les Descartes, les Newton, les Leibniz, les Fermat, ont en quelque sortes été absorbés par leurs œuvres; Ce jeune homme qui n'a pas vécu quarante ans, dont les écrits tiendraient en un volume, ce « fou sublime, né un siècle trop tôt », dira Voltaire, a laissé une trace si profonde que nul penseur après lui, enthousiaste ou sarcastique, n'a pu en parler sans passion.

On peut dire même que c'est ce côté affectif, ce côté cœur ; sentiment infiltrant sa rigueur scientifique, qui en ont fait le parangon de l'esprit de finesse. L'appel au cœur le fait nôtre, réclament les partisans de l'intuition créatrice. Relisons-le « qu'est-ce la Pensée, qu'elle est sottise, humiliez-vous raison impuissante, taisez-vous nature indocile » ! Voilà Pascal devenu l'ancêtre du pragmatisme de W. James et de Bergson. Quant à Rousseau, lui, il en fait l'apôtre de la liberté puisqu'il a instauré contre la froide raison, l'école du sentiment.

Je me permettrai d'ajouter, par conviction personnelle, que c'est sans doute la méditation mathématique qui lui a fait entrevoir l'identité des



valeurs esthétiques sous les apparences les plus diverses. Je veux dire, la perception d'une harmonie subtile, des accords subtils entre une pièce de Racine, un ballet de Lulli, un jardin de Le Nôtre: n'est ce pas cela le classicisme récurrent de l'esprit de finesse pascalien ? En somme une sensation soudaine et prégnante, un coup d'œil, un flair valant certitude, à cent lieues de l'esprit raisonneur géométrique.

## **La culture classique**

Nous voici donc arrivés au cœur de mon propos, c'est à dire, à partir de ma trinité de référence, établir un bilan global de ce savoir dont peu ou prou, ici, nous sommes tous issus. Je veux dire la culture classique. Les Humanités depuis la Renaissance, soit environ quatre siècles, ont formé l'élite intellectuelle des nations civilisées. L'Europe intellectuelle, leur doit une grande part du prestige qui a fait de « ce petit cap occidental de l'Asie », comme le disait Senghor, le plus haut lieu de l'Esprit dans l'Histoire du Monde. Depuis quatre siècles philosophes, poètes, prosateurs, artistes parmi les plus grands, sont allés demander à ces disciplines la rigueur et la souplesse de leur intelligence avec cette forme d'élégance qui ajoute au prestige du génie.

Aujourd'hui, nous sommes mis en accusation. Ce qui était vrai hier a-t-il cessé de l'être aujourd'hui ? Les Humanités classiques nous auraient-elles isolés des lois de la vie moderne ? C'est en tout cas le reproche spécifique d'une solennelle gravité que l'on fait, surtout aux Humanités gréco-latines.

À vivre dans ces siècles révolus, les jeunes générations prendraient le goût des horizons clos, du ratatiné, du moisi en quelque sorte, ou bien *a contrario*, ces jeunes prendraient l'esprit évaporé d'astrologues ou d'astrophysiciens étrangers à leur temps et à leur terre. En bref, les humanités classiques seraient impropres à former l'homme nouveau appelé à vivre dans un monde lui-même nouveau ; une société mécanisée, industrielle loin de la bucolique virgilienne. Rien à y faire. L'homme avec la fringale d'un nouveau Prométhée s'est rué à la possession du monde par la science. Chacun se sent pris et emporté malgré lui par un tournant accéléré de civilisation.

Avant d'aborder ce tournant essentiel de modernité que sera *in fine* la mutation numérique, je m'aperçois que dans l'immense champ de la culture, je n'ai traité qu'une seule façon de cultiver la matière spirituelle humaine à savoir la langue et la littérature. Reste vierge en effet le carré des beaux-arts, c'est à dire la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, et l'art de la représentation, qu'elle soit théâtrale ou en image.

L'homme cultivateur, l'ouvrier de tous ces chantiers, confronté à ce labeur qui exprime aussi la culture, ne peut avoir ici la place qu'il mérite, en raison même du temps qui m'est imparti.

Cependant, je voudrais dire un mot sur l'École avec un É majuscule qui enseigne notre langue, les langues mortes ou vivantes, mais aussi les chiffres, nous faisant progresser de l'écriture des signes jusqu'à la composition littéraire d'une part, et d'autre part par le nombre pour les scientifiques jusqu'à la numérisation.

En introduction, je me suis élevé contre certains abus de langage qui pervertissent le sens des mots, l'École est de ceux là en prêtant le flanc à la confusion : pour moi, l'École est le lieu d'excellence où des maîtres transmettent à des élèves du savoir, des savoirs porteurs d'une saveur intrinsèque, *Sapere Sapio* « qui a du goût » même racine.

L'École n'a pas pour but d'infuser chez les élèves une nouvelle manière pédagogique de devenir *sapiens*, savant. Ces sortes de « Bourdieuseries » nous ont coûté fort cher; il suffit de voir les classements internationaux. On ne détruit pas impunément le rapport maître-élève, en substituant deux participes présents égalitaristes : enseignant-étudiant. Curieuse façon me semble-t-il, de maintenir l'autorité de celui qui a la charge d'enseigner ce qu'il sait à celui qui a tout à apprendre.

Mais il y a mieux, puisque l'institution de tutelle elle-même ne s'appelle plus Ministère de l'instruction publique, qui seule à mon avis peut être obligatoire, laïque et gratuite. L'Instruction Publique est devenue l'Éducation Nationale ; et depuis un demi-siècle, comme si quelque chose était encore à corriger, on a créé conjointement un Ministère de la Culture... et de la Communication.

Voilà pourquoi, traitant du sujet de la culture, je me suis permis de souligner au passage jusqu'où peut entraîner la dérive du sens des mots. Certes, le Ministère de la Culture auquel on a ajouté non sans arrière pensée le terme Communication a en charge les beaux-arts et par voie de conséquence tout ce qui relève du patrimoine artistique.

Cet aspect de la culture est beaucoup plus marqué en Europe et en Asie qu'en Amérique, notamment aux États-Unis, pour des raisons historiques évidentes. Cependant les USA admirent le patrimoine culturel européen car il s'agit finalement de leurs propres racines culturelles. Ils en témoignent d'ailleurs par une présence bénéfique dans les mécénats, les marchés de l'art sculptural ou pictural, les échanges musicaux notamment des chefs d'orchestre. Ce respect des Américains pour l'histoire, disons monarchique, de la France peut paraître surprenant dès l'abord, mais il révèle un attachement à un patrimoine historique qu'ils n'ont pas. Créditions-les cependant d'une certaine reconnaissance pour le rôle de la France dans la défense de leurs libertés.

Par le biais de la notion de patrimoine artistique, nous accédons à un autre champ de culture qui se nourrit du Beau et du Vrai, de l'Universel. Cette triade que l'on essaye de par le monde de sanctuariser par des classements trans-civilisations arrivera-t-elle à s'imposer? Le résultat est loin d'être acquis si j'en crois J.F. Mattei dans son livre la *Barbarie Intérieure*.

Selon lui, l'ancienne culture de l'âme, celle de Cicéron que j'ai cité dans les *Tusculanes*, de Montaigne, de Pascal, qui définissait les traits universels de l'honnête homme, a été vidée de sa substance pour se réduire à la culture formelle de cet être nouveau: « l'homme des masses », un type d'homme bâti sur quelques pauvres abstractions qui ne se définit plus à ses propres yeux, par sa pensée, mais par ses appétits indiscernables de ceux des autres « hommes de masses ». Citant Ortega y Gasset, Mattei ajoute : « alors que l'homme de la culture classique, l'homme civilisé, cherche à s'enrôler au service d'une règle qui lui est extérieure, qui lui est supérieure, l'homme des masses se satisfait d'une vie médiocre ou inerte qui, statiquement, le referme sur elle-même, et se condamne à une perpétuelle immanence ». Signe de cette état de « non-être » : le loisir, autrement dit le « divertissement » se substitue à la culture.

### **La crise de la culture**

La crise de la culture, selon Hannah Arendt vient du fait, je cite : « Que ce n'est pas l'intérêt mais le goût qui doit juger de ce que l'on appelle culture; car la culture, dans tout les sens du terme ne se connaît aucun intérêt, parce qu'elle est de part elle-même, un monde. Le goût *a contrario* suspend la subjectivité du sujet pour permettre à l'homme d'entrer dans le monde commun du sens où il rencontre le goût des autres hommes ».

Antoine Compagnon, dans *Cinq paradoxes de la modernité* décrit comme suit la culture artistique moderne: Superstition du nouveau, religion du futur, manie théoricienne, appel à la culture de masse, passion du reniement. On occulte l'homme, le monde et dieu pour se perdre dans la subjectivité. La modernité n'est autre que la dilatation du sujet. Comme le disait Dali « œuvre minimale, ego maximal » on délaisse le chant du monde dans son enracinement terrestre et son élévation céleste pour « l'effet choc », qui satisfait le seul cerveau reptilien devenu la norme.

Je ne poursuivrai pas la critique de la culture moderne sur tous les terrains, bien que Malraux ait proclamé « tout est culture ». Je suivrai

plutôt Pascal dans sa formulation tautologique : « il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai ». Qu'il s'agisse de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique, des arts de l'image: écran ou pellicule, la culture doit être « l'excellence des œuvres de l'esprit », puisque toute civilisation, chacune originale s'est donné des critères de beauté, de vérité, de justice, en un mot d'excellence je le répète.

Or que voyons-nous à travers ce que J.F. Mattei appelle « le regard vide sur l'épuisement de la culture européenne »? L'arrivée d'un pouvoir médiatique venu imposer l'immédiateté de l'actualité, c'est à dire la dictature d'un présent détrônant ainsi la vraie culture, celle qui, selon ma définition liminaire, est un futur en gestation d'avenir.

À la télévision, les acteurs ont succédé aux écrivains, les citoyens ne savent plus lire, les journaux n'ont plus de lecteurs, il y a donc de moins en moins de public pour la culture et les efforts pour créer une culture de masse se révèlent illusion.

Quand on relit quelques versets de *La Bible de Düsseldorf 1919*, on constate combien le programme de destruction de la société traditionnelle se réalise. On voit que l'art « est bien devenu insane, laid, et répugnant ». Le musée de Grenoble arbore fièrement un tableau peint avec les excréments de l'artiste. Ce qui devrait nous rassurer en décryptant le récent livret des spectacles du Théâtre de la ville, à Paris : l'obscénité est devenue chic, le royaume de Sodome n'a plus de frontières. C'est à dire que la culture chrétienne qui a fondé l'Europe est en danger de mort par subversion de sa substance. Or curieusement c'est un pape, Pie II, qui au milieu du XV<sup>e</sup> siècle substituait le terme d'Europe à celui de chrétienté, prouvant bien l'identité entre les deux concepts et leurs territoires. C'est ce qu'une majorité de citoyens a voulu ignorer en rejetant le projet de constitution européenne établi par Valéry Giscard d'Estaing. Bien des auteurs ont voulu définir les traits identitaires de l'Europe. Pour le professeur Patocka porte-parole tchèque de la *Charte 77* et aussi Vaclav Havel, le souci de l'âme est la caractéristique essentielle de l'héritage européen. Pour Paul Valéry « l'Europe se ramène à trois influences : Rome, le Christianisme et la Grèce. Être Romain c'est avoir en avant de soi un classicisme et en aval de soi, une barbarie à soumettre ». J'estime que ces deux références me dispensent d'aborder l'art musical et ses mutations depuis l'harmonie grégorienne jusqu'à la musique techno de nos rave-parties.

Permettez-moi de conclure ce chapitre éminemment critique de la crise culturelle dans le domaine des arts par une réflexion d'Hannah Arendt mettant en cause « la confiscation moderne des œuvres culturelles par une société de masse qui les consomme au même titre que des objets

d'usage. Le résultat n'est pas une désintégration mais une pourriture. » La culture est abolie par cette société qui confond la culture véritable avec l'industrie des loisirs, en témoigne la mort de l'œuvre artistique incarnée par Piero Manzoni (pardonnez moi le propos scatologique) qui vend au prix de l'or sa *Merda d'Artista* dans des boîtes que l'on s'arrache ; il s'agit donc bien de pourriture.

Or c'est face à cet enlaidissement du monde qu'Heidegger stigmatise en parlant de « dispositif d'arrondissement utilitaire », qu'arrive le processus inédit de numérisation. Le « fonctionnel » et non le beau devient dominant, l'état d'esprit est d'exploiter le monde et non de l'aimer. À vrai dire, convenons-en, l'homme s'est toujours tourné vers le pratique et l'utile, mais cela n'excluait pas une démarche poétique associée.

Alors réapparaît pleinement le dilemme pascalien, esprit de finesse / esprit de géométrie. La notion de culture avec le nombre, le chiffre, entre-t-elle en révolution ou en simple étape évolutive? Tous les acquêts, au sens juridique du terme, sont-ils à rejeter? Tous nos moyens classiques d'enseignement, de diffusion, de conservation, d'exaltation, sont-ils obsolètes ou seulement inadaptés pour accéder à cette forme de culture qu'on appelle la culture de masse? Y aurait-il confusion entre culture généralisée et culture générale? Y aurait-il antinomie entre masse citoyenne éduquée et une élite intellectuelle qui ne s'est faite que par la volonté de s'extraire de cette même masse? En d'autres termes, j'allais dire, faut-il se livrer corps et biens aux nouveaux moyens techniques pour accélérer le temps de l'accession des masses à la culture? J'insiste non pas sur la spécificité, sur la qualité fondamentale des moyens mais sur l'accélération et la rapidité de leur mise en route. Nous sommes le siècle de l'immédiateté et de la vitesse, certes aurait-on oublié le vieil adage cicéronien *festina lente* hâte-toi lentement. Déjà à cette époque, on redoutait l'exponentiel.

On ne me fera jamais dire cependant que le progrès est haïssable et que le *statu quo* doit être permanent. Toutefois, interprétant en cela Pascal, je redoute la brièveté, la rigueur, la sécheresse du nombre, du chiffre pour traduire un sentiment, une pensée, un affect. La traduction en bits, en chiffres binaires, d'un document d'information, livre, enregistrement sonore, photo ou vidéo, les valorise en offrant un accès simple à notre héritage culturel et scientifique. Mais le livre électronique, la bibliothèque numérique, tous ces engins de communication offerts à tous, d'utilisation facile, à portée de main, faisant corps avec l'individu, nous projette, peu ou prou, dans un autre monde auquel la multitude s'efforcera d'accéder. Ce monde est nourri de l'esprit de géométrie même si l'utilisateur n'en sait rien. À la réflexion, cependant, pour qu'il soit à

niveau, il constate qu'il sera préférable que ses études secondaires se soldent par un bac S. Quel service d'orientation consulté oserait vous conseiller pour vous débrouiller dans la vie autre chose que l'orientation scientifique?

Ainsi se pétrissent les esprits qui se détournent de l'affectif, de l'intuitif, du sentiment avec ses nuances d'émotion et ses pulsions. Ne ressentant plus un état d'émotion, de saturation, de stress, que le commerce des humanités classiques aurait pu apporter : ce fameux esprit de finesse, un DRH d'entreprise, un patron, en toute bonne foi, nourri de chiffres, de courbes et d'asymptotes, sera très étonné qu'on lui annonce un certain nombre de suicides parmi son personnel. Lui qui rêvait productivité, rendement, efficacité, tout cela certifié, de toute évidence, par le culte du chiffre, ne sentait pas que ce culte de géomètre détruisait dans son comportement la part d'esprit de finesse pascalien nécessaire à une vraie culture humaine.

Le côté bonhomme de Montaigne, l'honnête homme dont la tête est bien faite plutôt que bien pleine, s'explique à mon avis, par l'alternative pascalienne. Disséquant cette alternative, on en déduit le nécessaire équilibre des deux tendances de l'esprit pour obtenir une harmonie viable et même hautement rentable.

## **La mutation numérique**

L'apparition du document numérique signifie qu'une part importante du savoir humain n'est plus destinée à l'impression, (d'où l'impact en retour sur le livre), mais à la circulation sur un réseau informatique en perpétuel changement.

Ajoutons à cela l'Internet : la toile radicalise le numérique, tous les projets se vivent maintenant à l'échelle du Web, donc de la planète. Il devient absolument nécessaire de se familiariser avec de nouveaux outils et de nouvelles techniques qui impliquent des façons de faire bouleversant des pratiques ancestrales. Facebook et Twitter comptent plus de 500 millions d'utilisateurs par mois. Twitter, comme vous le savez, permet de provoquer des rassemblements et des mouvements de foule instantanés. Je rappelle au passage un autre danger celui d'Internet: le droit à l'oubli n'existe pas, tout ce qu'on y met y perdure.

Mais je ne voudrais pas me laisser aller trop loin, hors du propos fondamental de cet exposé qui concerne essentiellement la culture, son objectif ainsi que les moyens anciens, modernes et ultramodernes d'y parvenir. Il reste évident à l'heure de la société de l'information que la numérisation apparaît à la fois comme un incroyable stimulant et une

occasion de réfléchir à la manière dont la culture doit se vivre à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Les enfants de ce siècle naissent avec une souris entre les mains, ce sont les natifs du numérique, de ce que j'appellerai *l'Homo numéricus*. Cet homme nouveau aura, comme citoyen, l'obligation formelle d'apprendre non seulement le « savoir-lire » de son temps, mais encore, à l'heure de cette société d'information, *l'homo sapiens*, devenu « *homo sapiens* », devra opter pour un concept de culture soit de tradition soit de modernité.

La culture numérique, par son déploiement technique rend partout présente la numérisation de nos tâches et de nos œuvres. Les notions d'interactivité, d'accessibilité, d'ubiquité et de connectivité semblent en être les propriétés les plus reconnues. Pourtant, ce mode d'interprétation du monde fondé sur la cybernétique, ne cesse de rencontrer des objecteurs, particulièrement chez les métaphysiciens. « Nous sommes voyageurs en ce monde », c'est Leibniz dans ses *Discours de métaphysique*. Le numérique devient ainsi l'objet d'un clivage entre deux conceptions de la culture : sociologique et philosophique. Voyons, sans prétendre être exhaustif, les concepts classiques retravaillés par la numérisation. Une conception anthropologique et sociologique qui définit la culture comme « ce fond complexe qui comprend le Savoir, la Croyance, l'Art, la Morale, le Droit, les Coutumes et toutes autres capacités et habitudes acquises par un homme comme membre d'une société ». Dans ce cas, le numérique a bien droit à ce titre de Culture, puisqu'il induit de nouvelles pratiques sociales (le courriel, le "chat", le SMS) de nouvelles habitudes (conduites par GPS), des arts nouveaux, des moyens nouveaux de diffusion de la culture classique, de nouveaux moyens de réalisation de culture émergente comme le cinéma numérique. Elle induit enfin toutes les modalités du partage des savoirs, savoir informatique aussi bien que généraux et, par la collégialité et les réseaux, remet en question le concept singulier d'auteur, ainsi que le fondement de nouveaux rapports humains. Voilà pour l'aspect sociologique.

La conception philosophique dans la lignée d'Aristote de Cicéron, de Herder, estime la culture comme l'éducation de l'homme libre, en gros le *mens sana in corpore sano*, plus les sciences et la religion.

Pour les défenseurs de cette vision, le numérique usurpe le titre de Culture, car il n'est qu'un procédé technoscientifique pour gérer nos affaires courantes et nos tâches serviles. Comment parler d'une culture numérique quand on range sous ce vocable des choses aussi hétéroclites qu'un procédé d'enregistrement du son et de l'image ou d'appareils dérivés (caméra, téléphone, lecteur de CD et autres biens culturels, disques, sites web) produits par ce procédés. Ce n'est pas parce qu'une



imprimante est numérique qu'elle devient *ipso facto* « culturelle » alors qu'une machine à écrire mécanique reste dans le matériel de bureau.

La conception philosophique interprète cette numérisation comme un abandon de l'esprit qui ne serait que l'ultime version d'un désenchantement du monde, comme cela s'est vu avec la maîtrise scientifico-technique du monde déjà au XVI<sup>e</sup> siècle. Loin de se préoccuper de valeurs, du sens de l'existence, cette technologie ne serait qu'une mise en ordre plus efficace du monde et de sa rentabilisation optimale, même dans le domaine de l'esprit. Loin d'incarner une culture, le numérique en signerait l'arrêt de mort. Pourra-t-il inaugurer une autre spiritualité ou n'est-il pas entrain de fabriquer à partir d'ersatz de cultures les nouveaux standards mondiaux de l'humanité uniformisée. Que peut le recueillement d'un monastère avec son jardin de simples, son labyrinthe, son flambeau immobile dans la nuit, une cloche qui tinte, sereine, face à sa numérisation en 3D, avec design sonore, boutique virtuelle couplée à une agence de voyages, le tout *on line* et *low cost* ? Le développement spirituel comme accomplissement de l'homme selon le modèle antique des arts libéraux peut-il être compatible avec le calcul binaire? En un mot, les puces en silicium sont-elles la mort de l'âme ?

Nous devons donc parler du numérique comme d'un monde de pensée qui avance sur le monde une thèse : tout ce qui existe est susceptible de relever d'un programme, lui-même susceptible d'être exprimé par un calcul binaire, lui-même susceptible de permettre toutes sortes de simulations et d'actions prédéterminées. Grâce à qui ? Grâce à ces automates modernes qui délivrent de l'information. L'information ne signifie pas ici faire connaître mais faire agir par impression codée d'où l'appellation de « cybernétique ». L'art de gouverner de Platon, réduit à un programme d'actions géré par la cybernétique ! D'où la sévère critique au fond de Heidegger qui parle d'un projet de domination dont je vous livre les griefs principaux 1) la cybernétique rejette la référence au principe de fondement, 2) elle est la victoire de la Méthode sur la Science elle-même. "Si culture numérique il y a, ce n'est pas une culture de l'âme (*Bildung*) mais une culture de souches (*Lüchtung*) produites et sélectionnées en laboratoire ", 3) elle porte atteinte à la liberté de l'homme qui exprime seulement les potentialités d'un programme, 4) dans ce monde cybernétique, la culture numérique prend son origine dans la mathématisation du monde et de la technique, dans l'idée que le calcul est l'essence même de la pensée, le terme logiciel impliquant que tout ce qui est pensable est calculable.

Ce rappel d'Heidegger qui nous a quitté il y a une trentaine d'années environ nous ramène à mes trois références initiales ; Montaigne, Descartes et Blaise Pascal, c'est à dire à ce noyau dur et rayonnant de la

pensée occidentale, en bref au dilemme pascalien, esprit de finesse et esprit de géométrie.

Arrivé à ce terme, je ne me déroberai pas à la nécessaire synthèse finale que suscite mon titre liminaire : quid de la culture entre tradition et modernité ?

Après ce que je viens de dire du numérique, je pense que l'esprit de géométrie, avec la machine à compter de Pascal, laissait entrevoir la mutation cybernétique actuelle. Il y aura et il y aura plus encore une culture numérique au sens où un *Ars inveniendi* se met en place pour trouver librement une solution nouvelle à un problème nouveau. La numérisation comme technique permettant à tous l'accomplissement d'un style c'est à dire une manière dont la liberté exprime un bel esprit. « Le style c'est l'homme » (c'est Buffon le scientifique qui l'a dit).

Ce que je redoute, c'est dans cet esprit un impérium mathématique desséchant qui réduirait le fameux monopole du cœur.

De sorte que, on le sent, je suis un adepte de l'esprit de finesse et il ne faut pas assimiler esprit de géométrie et raison ou esprit de finesse et cœur, car l'intuition intervient aussi bien dans la géométrie que dans la finesse. Pascal appelle cœur la faculté sauvant la raison de son impuissance naturelle. Le cœur est l'organe de la saisie immédiate des principes; Si l'évidence d'un axiome ne peut être démontrée, c'est qu'elle se sent. Si les principes rendant intelligible une conduite ne sont pas déduits de propositions premières, c'est qu'ils sont immédiatement transparents par une sorte d'induction implicite. Voilà pourquoi Pascal conçoit le cœur comme une sorte d'instinct « Les Principes se sentent, les propositions se concluent » (*Pensées* B.289).

Pour moi, l'esprit de finesse est celui qui correspond le mieux à ma définition liminaire de *Cultura*, féminin de *culturus*, ce temps futur, de chose inachevée, inaccompli qui postule une action permanente d'adaptation, d'enrichissement, donc d'adéquation au temps, la temporalité comportant, par essence la phase modernité.

N'est ce pas cela une finalité de la culture ? Et n'est ce pas cela qui me permet de paraphraser la célèbre formule d'Edouard Herriot « la culture c'est ce qui reste » j'ajouterai ... à faire pour ne rien oublier. Vaste programme qui, en donnant du temps au temps, permet de souligner l'existence binaire des *Racines et des Ailes* je dirais même la préexistence nécessaire des racines pour nourrir la luxuriance de la canopée moderniste.

Je terminerai donc par un hymne à l'unique source de la culture gréco-latine, terre basale de nos humanités dites classiques. J'éviterai

d'abord de confondre deux choses, trop souvent confondues, humanités dites classiques et humanisme tout court.

Par humanisme, j'entends un développement intégral de l'homme, une croissance en même temps qu'un affinement harmonieux de toutes les facultés. C'est là l'apport des humanités classiques : fréquentation avec les plus grands maîtres de tous les temps, ceux par qui quelques peuples privilégiés ont touché les sommets de la civilisation. Contact immédiat et prolongé avec la pensée la plus élevée, la plus fine et la plus saine des siècles passés.

Mais il nous faudra aussi, sans doute, compter d'avantage avec l'aspect économique de notre terre, et par conséquent avec le savant, l'ingénieur, les techniciens de tous ordres.

Quel objectif plus séduisant pour les générations qui vont suivre y aurait-il, sinon celui de se nourrir de la sagesse antique pour aborder et traiter les problèmes existentiels contemporains sous le triple regard de la Vérité, de la Beauté et de l'Excellence.

Je conclurai donc sur deux mots grecs que je vous livre en manière de devise et de souhait pour l'année nouvelle

*Καλος και Αγαθος.*